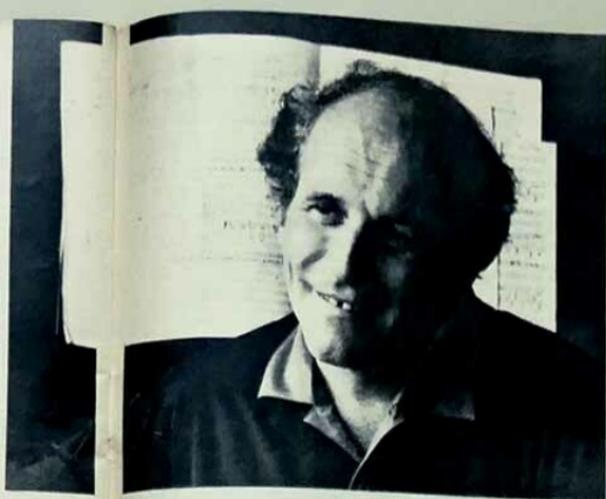


DE LA RIVE GAUCHE

A L'OPERA DE
MONTE-CARLO

LÉO FERRÉ

POÈTE GRINCANT ET TENDRE



AU milieu de la scène noire, un projecteur montant fait apparaître progressivement un visage impressionnant, puis Léo Ferré tout entier. Léo Ferré est à dire tout le contraire d'un chanteur de charme : un homme fat, lucide et volontaire, qui représente avec un passé de plus de quinze ans de luttes opiniâtres, une époque déçue de la chanson française. Les applaudissements crépitaient. Lorsqu'ils se calmèrent, il se met à chanter et on sent que, d'emblée, la partie est gagnée.

Certes, sa série de récitals que Léo Ferré vient de donner au Théâtre 140 a connu un vil succès de public, il est indéniable que le poète a déçu quelques-uns de ses plus chaleureux admirateurs par un choix parfois malheureux — du moins le soi de la première — de son programme. Laissons même de côté une chanson anti-franquiste « en souvenir de Grinnat », ou emporté par des conceptions personnelles respectables, « l'artiste ne semble pas s'apercevoir qu'il verse dans le pire des conformismes. Mais il est certain que, pour ceux qui l'ont entendu jadis, Léo Ferré donne l'impression de glisser, dans ses dernières compositions, vers un parti assez simpliste qui consiste à prendre systématiquement le contrepied de certains poncifs bourgeois — et aboutit à leur opposer des positions superficiellement subversives, qui ne sont que les poncifs opposés ». Ce qui était jadis tendresse pour les humbles et révolte sincère contre la mesquinerie et le mensonge, devient aujourd'hui après calculée, avec parfois une irritante prétention de profondeur.

Tout cela est vrai, et ce serait rendre un mauvais service à l'artiste que de vouloir jeter le manteau de Noé sur les fissures de l'édifice.

Ceci dit, il reste le phénomène Léo Ferré. Tout le monde n'a pas eu la chance de l'entendre à ses débuts et ne possède donc pas les mêmes points de comparaison. Considéré objectivement en lui-même, son « Récital 1964 » n'en reste pas moins, avec quelques points faibles, un spectacle extraordinaire, qui se situe à des hauteurs que le music-hall et le cabaret ne visent pas souvent. Léo Ferré a ses faiblesses, c'est entendu ; mais après tout, si nous avions connu Villon, l'auroons-nous trouvé tellement sympathique ? Et que pèsent quelques réticences personnelles en regard d'une personnalité sans laquelle la chanson française ne serait pas, aujourd'hui, ce qu'elle est ?

AUJOURD'HUI proche de la cinquantaine, Léo Ferré est né à Monaco, et y vécut jusqu'en 1925, découvrant précocement la musique sur le vénérable piano de famille. Ensuite, interne dans un collège des Frères des Ecoles Chrétiennes à Bordighera, en Italie, il fit en cachette Verlaine, Baudelaire et Rimbaud. C'est à Rome qu'il passa son baccalauréat et à Monaco qu'il prépara sa philo, avant de gagner Paris en 1935, avec l'intention d'y faire son droit — comme tout un instant que nous ne devons pas le passionner outre mesure, puisque nous le retrouvons stagiaire chez un dentiste de ses ans. Etait-il réellement doué pour l'obturation et la prothèse ? Nous ne le saurons jamais : une querelle avec un client irascible auquel il avait maladroitement lancé quelques gouttes d'antiseptique dans l'œil, met prématurément fin à cette première carrière.

La guerre le ramène à Monaco et lui donne quelques loisirs, qu'il consacre à parfaire sa formation musicale et à composer ses premières chansons. C'est en 1946 qu'il tente sa chance à Paris, où le sort lui semble d'abord favorable. Il trouve à s'employer au « Bonuf sur le Toit » et y passe même en vedette. Parmi d'autres débutants, il y a à l'époque Jacques et le tandem Roche-Anzavou... Il peut croire un instant que sa carrière commence vraiment et, en 1947, il accepte un contrat pour la Martinique, où il donne vingt-deux représentations en l'espace de six mois.

Le revoci, en 1948, à Paris. Dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, un bouillonnement intellectuel bat son plein, que le grand public en le découvrant progressivement, va confondre avec « l'existentialisme », et qui, avec le recul dont nous disposons aujourd'hui, apparaît comme une vigoureuse et foncièrement saine réaction contre une certaine hypocrisie d'après-guerre. C'est dans ce climat que Léo Ferré va connaître les années les plus dures de sa carrière, et ce climat que Léo Ferré va connaître, nous ne soupçonner pas encore son existence, mais sur une estrade faite de vieilles caisses d'orange du petit restaurant « Les Assassins », ou dans des caves sordides à la vague éphémère, comme « l'Arlequin » ou « l'Écluse », il enthousiasme un petit public, où les notes ne sont encore que l'exception, par des chansons d'un ton neuf, exprimant tantôt la révolte, tantôt la plus chaleureuse tendresse et découvrant parfois la

poésie dans la plus humble réalité quotidienne. Tandis que d'autres connaissent la gloire et la fortune en flattant le sentimentalisme naïf ou en cultivant la fantaisie gratuite, Léo Ferré, sans aucune concession, chante uniquement ce qu'il sent, en se donnant tout entier. Et comment ne se sentirait-il pas à l'union de ce petit monde souterrain et géré dans une fausse sécurité ? C'est de cette époque que datent quelques-uns des Amour », « l'Esprit de Famille », et il est difficile de les réentendre aujourd'hui sans — quand bien même le texte n'en porte pas la marque extérieure.

Mais en attendant, il faut vivre, et à cette époque, la chanson sincère ne nourrit guère son homme. Les choses en arrivent au point que, vers la fin de 1949, Léo Ferré se résout à tout abandonner pour regagner sa Principauté natale. Et peut-être l'aurait-il fait s'il n'avait rencontré alors celle qui deviendra sa femme, et qui lui libère l'esprit de se consacrer entièrement à sa tâche. Non seulement elle sera son inspiratrice, mais c'est elle encore qui l'aidera à trouver la formule de présentation qui lui permettra d'attendre progressivement un public plus large. Pour chaque récital, elle sera désormais son metteur en scène.

APRÈS ce tournant des années 50, la carrière de Léo Ferré suit une trajectoire presque régulière. Il s'essaye à la grande musique, sans résultat matériel immédiat, puisque la Scala de Milan refuse son opéra « La Vie d'Artiste », mais du moins, il aura conquis la confiance en soi-même. En 1954, l'Oratorio scénique qu'il a composé à Monte-Carlo et enregistré sur disque sous sa direction par l'Orchestre National. La même année, entre deux récitals dans les cabarets les mieux cotés, il passe en vedette américaine à l'Olympia aux côtés de Joséphine Baker. En 1955, dans la même vaste salle, il sera d'ailleurs tête d'affiche. Il enregistre ses plus grands succès et sa réputation a atteint depuis longtemps l'étranger.

Déjà vers 1952, Jo Dekmine, l'actuel directeur du « Théâtre 140 », s'est enthousiasmé pour Léo Ferré, qu'il a entendu dans une cave de la Rive Gauche. Il le présente à Bruxelles devant un public étudiant qui lui fait un accueil triomphal. Un peu plus tard, il le retrouve à « La Tour de Babel », ce cabaret d'illustre mémoire de la Grand-Place. C'est lui encore qui le fait revenir dans le cadre de son festival international de cabaret-théâtre.

Sans concessions, Léo Ferré est devenu une vedette internationale de la chanson.

SANS concessions, certes. On objectera peut-être que, dans certaines de ses chansons récentes, Léo Ferré sacrifie à certains rythmes à la mode. Mais personne ne peut échapper entièrement à son temps, et s'il s'accorde parfois extérieurement aux styles en vogue, son inspiration reste toujours vigoureusement personnelle.

On lui a reproché aussi de fléchir davantage la présentation de ses récitals, en ajoutant le raffinement des éclairages à la nue simplicité de ses tours de chant de jadis. A quoi on peut répondre qu'on ne se produit pas dans un grand music-hall comme dans un cabaret pour cinquante personnes. L'essentiel, c'est que le ton des chansons n'a guère changé, et qu'à un immense public généralement peu enclin à l'échec, Léo Ferré impose ce qu'il sent. Là, certes, il peut se tromper. Mais ses erreurs ne sont pas des sollicitations aux goûts des foules : elles procèdent d'un côté un peu grincant d'une personnalité vigoureuse, entière jusque dans ses outrances, et marquée par de durs combats qui sont sa noblesse.

Certains se font émus de ne le pas retrouver tel qu'il vivait dans leurs souvenirs : leur « Ferré ». Mais beaucoup d'autres, qui n'ont pas les mêmes raisons d'admiration jalouse, ont découvert, avec ses qualités et ses défauts, un artiste qui reste l'un des plus grands dans son domaine.